

21 Février 2017

Bernard Buffet

Il est présent dans la mémoire de tous avec son style anguleux et ses tableaux griffés. Qui ne se souvient pas de la tête de clown ? Nous sommes plusieurs à vouloir en savoir plus sur cet artiste contemporain : Agnès, Gilberte, Thérèse, Sylviane, Jean-Claude et Guy.

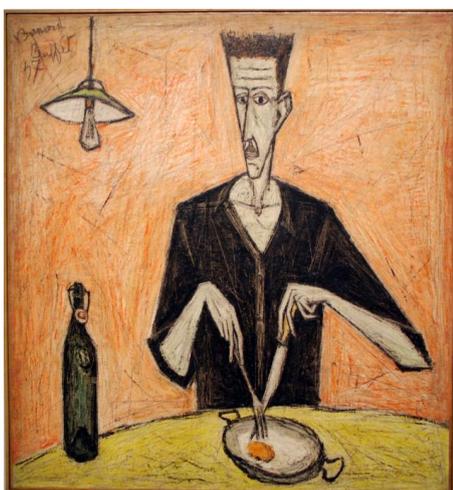
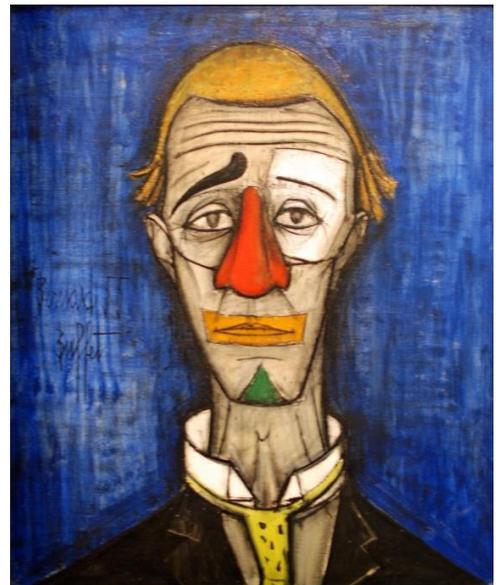
Le parcours chronologique et thématique est divisé en trois grandes sections.

1 - L'invention d'un style - 1945 - 1955 - Une gloire fulgurante

Étudiant à l'École des beaux-arts, Bernard Buffet se forme au Louvre qui rouvre progressivement. Il réalise des toiles au graphisme anguleux, sans ombre ni profondeur, et se distingue par son style d'une somptueuse pauvreté.

Voyage autour de ma chambre : Bernard Buffet peint partout: dans la chambre de l'appartement de ses parents aux Batignolles, dans la maison de sa grand-mère au Quesnoy. À ses débuts, la rareté des couleurs disponibles commande la tonalité générale de ces peintures (gris, ocre) et la finesse de la couche picturale. Il prend ses proches comme sujets, se peint beaucoup lui-même et fait l'inventaire des objets familiers : paniers à bouteilles, dessous de plats, lampes à pétroles et moulins à café.

Avec *Deux hommes dans une chambre*, Bernard Buffet remporte à 19 ans le prix de la Critique organisé par la galerie Saint-Placide. Dans le style distinctif de l'artiste, cette oeuvre est faite d'un mélange de simplicité, avec des figures



statiques, un fond dépouillé, un monde clos peuplé d'ustensiles familiers et insolites. Les personnages se montrent détachés de ce qui les entoure et ne sollicitent en rien le spectateur.

Portraits : Les portraits de Bernard Buffet sont des stéréotypes ou, comme l'écrit Jean Cocteau, «des unitypes». Dans un décor très simplifié, les personnages longilignes et très graphiques, sont déclinés en quelques attitudes: sur un tabouret ou assis, de trois-quarts, les mains et les jambes croisées. Seuls les visages savent s'écarter du stéréotype pour devenir ressemblants, dessinés plus que peints, en une physionomie simplifiée, aussi elliptique que les traits d'une caricature ou d'une bande dessinée.

Autoportraits :

La mémoire visuelle de Bernard Buffet est impressionnante. Il possède une culture artistique savante, essentielle selon lui pour être peintre. Soumettant implacablement les genres classiques à son style, il les explore avec méthode. Il se représente tel qu'il se voit plus que tel qu'il est, et ses traits se retrouvent d'une toile à l'autre: le visage émacié souvent animé d'un rictus exprimant un cri silencieux, le nez aigu, le regard sans pupille. Il se montre en buveur, en rapin dans son atelier, nu ou vêtu d'un col roulé, d'une chemise, d'un maillot. Selon une mise en abyme dont *Les Ménines* de Velázquez est le modèle, il se place souvent face à une toile placée sur son chevalet, qu'il introduit dans le tableau et dont le revers permet l'inscription de la signature.



Horreur de la guerre : Bernard Buffet peint ce triptyque et les vingt-six aquarelles qui l'accompagnent en 1954 ; il n'a que 26 ans. Par leur démesure et leur thème ambitieux, ces toiles révèlent l'aspiration du peintre à marquer son époque, comme a pu le faire Picasso avec *Guernica* (1937).

En «peintre témoin de son temps», il rend compte des atrocités de la seconde guerre mondiale mais pas uniquement. Ses nus décharnés n'évoquent aucune époque, donnent une portée universelle à son discours.



Crucifixion : En 1946, Bernard Buffet réalise un *Christ en croix*, d'une grande expressivité rappelant celui de Grünewald, et une *Crucifixion* à plusieurs personnages dont il actualise le thème.



Le Christ est entouré de figures dont la douleur retenue fait écho au quotidien de l'après-guerre, avec des enfants en culottes courtes et béret, une femme au foulard portant un panier à bouteilles, et des objets d'une grande simplicité (escabeau d'atelier, échelle, cuvette; brocs, pinces).

Pour réaliser son exposition de 1956 à la galerie Drouant-David sur le thème du « **Cirque** », Buffet choisit soigneusement des moments ou des personnages emblématiques du spectacle. Accusé de décrire un monde glacé exhalant une tristesse profonde, des visages fermés et des chairs blafardes, Bernard Buffet dérouté le public.

2 -La fureur de peindre - 1956- 1976 - Le Tournant

Les expositions annuelles de Bernard Buffet en février apparaissent toujours comme un événement car leurs sujets et leurs formats provoquent un choc, un malaise, un étonnement. Jusqu'en 1958, la notoriété de Buffet ne faillit pas. Toutefois, plus il est connu du grand public, plus sa réputation auprès des milieux culturels faiblit, et en 1966, il se retrouve au 18ème rang dans l'index de *Connaissance des arts*.

Au tournant des années 1970, il travaille dans la solitude de son atelier et produit des œuvres d'un calme déconcertant. Décoré de la Légion d'honneur, nommé à l'Académie des beaux-arts, il reste un peintre controversé que les critiques encensent ou éreintent.

Paysages de Paris : Dans les années 1940, Bernard Buffet parcourt la ville de musées en galeries ou, sans but, à l'affût de détails. L'exposition des paysages parisiens de 1957 fut une concrétisation de ces déambulations et de ses souvenirs lorsque, enfant, il se promenait avec sa mère. Ces œuvres déshumanisées, d'une géométrie exacte et aux perspectives rectilignes, décrivent les monuments d'un trait noir dans une dominante de gris.



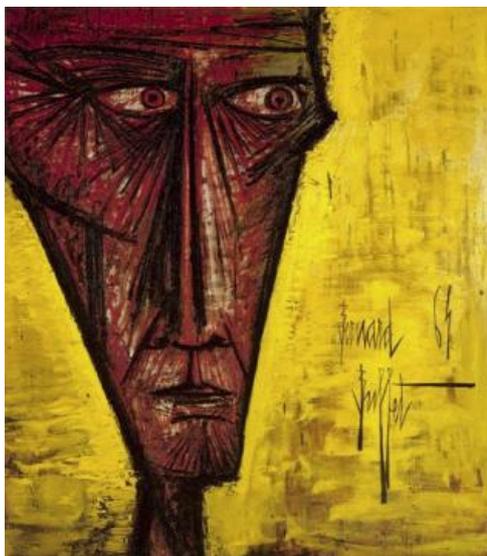
En février 1960, le public vient nombreux à la galerie David et Garnier voir l'exposition des «Oiseaux». Sept peintures de format monumental réinterprètent d'une manière agressive et osée le thème de Léda et le Cygne.

Comment ne pas penser, comme Pierre Descargues, à *L'Origine du monde* de Courbet (à l'époque propriété de Jacques Lacan) devant les poses de ces nus féminins peu idéalisés ? L'exposition connut un succès de scandale, des visiteurs ayant porté plainte pour outrage aux bonnes mœurs.

Si l'on retrouve le visage et le corps d'Annabel dans toute l'œuvre de Bernard Buffet, l'exposition qu'il lui dédie en 1961 est sans doute l'expression la plus manifeste de leur relation: dix-huit portraits, tous de même dimension et proposés au même prix à la galerie David et Garnier.

En 1965, Buffet présente une vingtaine de monumentaux «Écorchés». Il ne respecte pas les structures anatomiques classiquement représentées dans les livres de sciences naturelles mais transforme les corps en êtres hallucinés. Les tons incandescents sont un premier choc ; du rouge sang au jaune soufre, l'artiste empâte ses couleurs pour balafre la chair. Chez les visiteurs de la galerie David et Garnier, c'est l'effroi qui l'emporte. Ces œuvres ont soulevé l'indignation d'une partie de la critique qui n'y voit qu'une tentative facile de scandaliser le public.

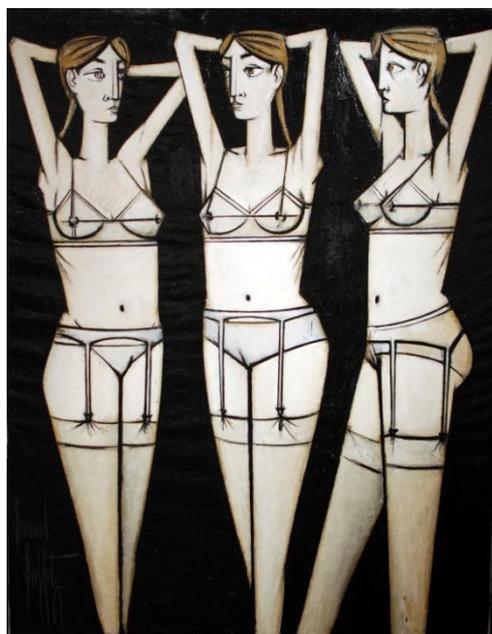




La Corrida : Grand amateur de corridas, Buffet choisit de consacrer les sept peintures de son exposition de 1967 à ce thème. La scène est avant tout prétexte à une luxuriance de couleurs, un choc entre des tonalités de rose, de vermillon, de vert et d'indigo. Buffet élève ce cérémonial qu'il trouvait « d'une beauté religieuse » au rang de la peinture d'histoire faisant appel à des schémas de composition anciens. Ainsi, selon un rythme et un ordre rappelant l'art roman, les personnages grandeur nature sont organisés en différents plans, en buste, en pied. Leur hiératisme et leurs visages figés contrastent étrangement avec leurs costumes bigarrés.



Femmes déshabillées : L'exposition de 1966 diffère fortement de la précédente. Les couleurs incandescentes des « Écorchés » ont laissé la place à des figures féminines monumentales, inexpressives, blanches, rehaussées de gris-beige ou bleuté, sur un fond noir. La rigueur géométrique des lignes qui enserrant leurs formes est déroutante, et confère à ces femmes une indéniable valeur plastique pure. À sa manière, Bernard Buffet portraiture la femme moderne et déshumanisée des affiches publicitaires des années soixante.



« Il faut refaire dix fois, cent fois le même sujet » recommandait Edgar Degas. Fidèle à ce précepte, Buffet peint en 1967 six toiles monumentales ayant pour thème «**Les Plages**». Ce sont celles de Saint-Cast en Bretagne où le peintre passe ses étés depuis l'enfance et qui sera sa résidence de 1964 à 1970.



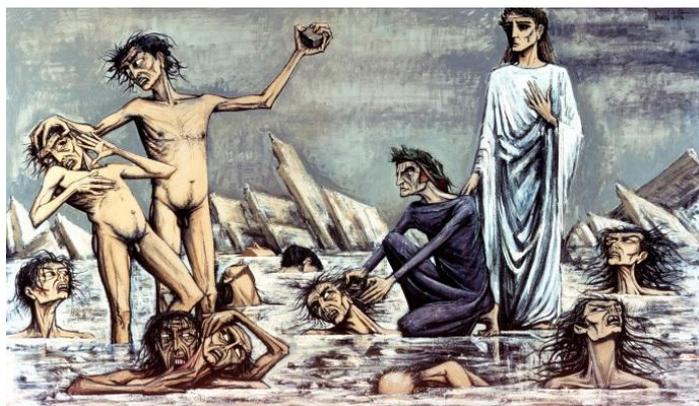
En 1971, l'exposition de février à la galerie Maurice Garnier a pour thème «**Les Folles**». Buffet plonge dans les bas-fonds de Pigalle. Les corps pâles se détachent d'une composition dominée par des couleurs chaudes, propres au décorum des maisons closes. La tension qui se dégage du trait et les audaces dans les accords et contrastes de couleurs ont fait dire à la critique de l'époque que Buffet revenait à ses outrances expressionnistes et à ses obsessions.

Pendant trois années consécutives en 1974, 1975 et 1976, Bernard Buffet présente des **paysages** paisibles, prenant une nouvelle fois les critiques à contre-pied. Une certaine presse salue cette manière postimpressionniste où Vlaminck et Utrillo sont convoqués. À première vue, ces toiles évoquent la peinture montmartroise, et cette forme anachronique se situe à l'opposé des concepts artistiques de la modernité des années 1970.



3 - Mythologies - 1977-1999 - L'exil

Se renouvelant encore pour l'exposition de février 1977, Buffet propose en sept formats monumentaux (les plus grandes toiles font 6 m de long) plusieurs visions de **L'Enfer de Dante**. Comme à son habitude, il choisit avec méthode les chants de *La Divine Comédie* : **Les Damnés pris dans les glaces**, **L'Homme à la tête coupée**, **Les Harpies**. Les scènes devant lesquelles le spectateur est invité à déambuler sont d'une grande violence.



En 1989, Buffet, grand lecteur de Jules Verne, réalise dans son domaine de la Baume un ensemble monumental, «**Vingt mille lieues sous les mers**». Il élève la figure du capitaine Nemo au niveau de Dante ou de Don Quichotte. Les représentations de Nemo peuvent se lire comme autant d'autoportraits de l'artiste.

À l'issue de son quatrième séjour au Japon, Buffet décide de travailler simultanément sur deux thèmes pour son exposition annuelle de 1988 : les «**Sumos**» et le «**Kabuki**». C'est toujours dans un rapport à la tradition que Buffet aborde le Japon. Il monumentalise les acteurs de théâtre kabuki, dans ces très grands formats qu'il affectionne.



Les «**Terroristes**» s'enracine dans la production parfois très violente de l'artiste qui se penche avec récurrence sur le thème de la guerre et son absurdité. Ces tableaux offrent un cadrage nouveau qui ne laisse entrevoir que les jambes, les mains ou les visages masqués de le point focal se situe davantage dans le recensement minutieux de l'attirail des criminels, cibles, pistolets-mitrailleurs et armes de poing, déclinés comme autant de natures mortes.

Le vernissage de l'exposition «**Mes singes**» en février 1999 est le dernier auquel Buffet assiste. Le peintre propose à travers plusieurs dizaines de toiles une nomenclature simiesque (chimpanzé, gorille, orang-outan, hurleur, macaque, etc.) qui se révèle être une galerie de portraits habités d'un sentiment de tristesse ou de déception, rappelant les figures de clowns. Étrangement humains, ils posent eux-mêmes un regard sur le spectateur.



Lorsque Bernard Buffet met fin à ses jours à Tourtour, vingt-quatre toiles numérotées ayant pour thème «**La Mort**» sont dans l'atelier, prêtes pour la prochaine exposition. Masculins ou féminins (parfois les deux), ces personnages anachroniques en costumes de la Renaissance ont d'abord été peints vivants, puis Buffet les a peu à peu écorchés de façon à ce qu'apparaisse le squelette.

Les squelettes de cette danse macabre, alignés comme des cartes de tarot jettent sur le monde un regard sarcastique et jubilatoire. Dans le style impertinent qui caractérise ses dernières années Buffet nous livre en guise de testament, une synthèse mêlant ses thèmes iconographiques (le bestiaire) et ses procédés de composition (figures verticales, carrelage), son trait brillant (parfois posé au doigt ou directement du tube), son chromatisme raffiné